

Discours de rentrée prononcé le 13 septembre 2024

Annemie Schaus
Rectrice de l'ULB

Madame la Ministre-Présidente,
Monsieur le Ministre-Président,
Mesdames et messieurs les Ministres,
Mesdames et messieurs les Parlementaires,
Madame la première présidente de la Cour d'appel de Bruxelles,
Vos excellences, mesdames et messieurs les Ambassadeurs et Ambassadrices
Mesdames et messieurs les Bourgmestres, Échevines et Échevins,
Mesdames et Messieurs les Rectrices, Recteurs, Présidentes, Présidents, Directrices
et Directeurs,
Chers et chères Doyennes et Doyens,
Monsieur le Président, Cher Bernard,
Madame la Directrice générale, chère Isabelle,
Madame la Secrétaire l'Université, Chère Monique,
Chère équipe,
Cher Lize Spit,
Chers et chères Collègues,
Chers et chères étudiants, et étudiantes,
Chères et chers amies et amis,

En cette rentrée 2024, la cinquième que j'ai l'honneur de vivre comme rectrice, je me sens... comment dirais-je ? En forme ? Certainement.

Bien entourée ? Sans aucun doute ! Epaulée par une équipe formidable et solidaire, en toutes circonstances. Entourée aussi des doyens, des représentants des différents corps, académique, scientifique, administratif, étudiant. Au sein du conseil académique et du Conseil d'administration, elles et ils remplissent avec responsabilité et dévouement la lourde tâche de continuer à affronter collectivement les tempêtes et conduire le navire Alma Mater non pas vers des ports – l'enseignement et la recherche ne cessent jamais – mais vers des horizons sans cesse repoussés.

Déterminée ?!!! Oui ! définitivement !

Mais si je peux me confier un peu à vous, quitter un moment la posture qui sied à une rectrice ouvrant l'année académique, je vous dirais que je suis surtout préoccupée.

Le programme que je vous ai présenté lors de ma candidature à ce second mandat qui commence demain, se proposait de miser plus que jamais sur l'essentiel, ces fondements de l'Université qui définissent ses actes dans les trois missions clés que sont la recherche, l'enseignement et l'engagement envers la société.

Ce noyau essentiel est aussi confronté à la multitude de crises que notre monde affronte chaque jour, qui viennent sans cesse secouer l'institution, et la manière dont l'université peut et doit continuer à jouer son rôle face à des défis complexes, dont la résolution est plus impérieuse que jamais.

Ce qui nourrit mes préoccupations ne change pas : les guerres, la violence, la tentation du repli sur soi et du renoncement, le court-termisme auquel certaines visions politiques succombent, les simplismes qui réduisent la complexité à des slogans et à des postures, le désinvestissement public qui menace la viabilité des services vitaux – dont l'enseignement, la recherche, la justice, la santé, la culture... – et --- ce faisant --- met en péril la cohésion sociale et la démocratie ; la durabilité et l'écologie sont remisés au placard. Le monde semble si souvent dans le déni, ou pris dans une forme de fuite en avant, et c'est dramatique.

Notre autonomie et notre liberté sont menacées. Certes, dans les textes, l'ULB est autonome mais, dans les faits, selon les analyses internationales, les universités de la Communauté française se placent au bas de l'échelle européenne de l'autonomie académique et financière ; Une difficulté supplémentaire liée étroitement à un financement par étudiant qui n'a cessé de baisser.

Autrement dit, nous disposons de moins en moins de ressources, et une comparaison internationale, nous montre également que nous avons peu d'autonomie pour les exploiter et en tirer le meilleur.

Et pourtant nos enseignants, nos chercheurs, nos assistants, nos administratifs font chaque jour des miracles (oui même à l'ULB) et font avec un peu de magie, -- de notre institution une université dynamique, entrepreneuruse, à la pointe de la recherche où encore cette année des dizaines de milliers d'étudiants viennent frapper à la porte de nos amphithéâtres !!!! Le plaisir de rencontrer, de découvrir, cette nouvelle génération

riche de ses passions, de ses excès, marquée aussi par la crise sanitaire que nous avons traversée ensemble... Ce plaisir est sans cesse renouvelé.

Mais je reste préoccupée. Profondément préoccupée par la manière dont la notion même de débat est aujourd'hui menacée de toutes parts. Le débat est menacé sur presque tous les sujets. Et cette dégradation du débat s'est manifestée avec un paroxysme préoccupant ces derniers mois. Je n'ai pas besoin de vous le dire. Depuis bientôt un an, la violence se déchaîne en Israël et à Gaza.

Comme Vincent Lemire le rappelait à la conférence « Israël – Palestine » que nous avons organisée en juin dernier, celle-ci est venue réveiller avec une ampleur sans précédent, les traumas profonds de deux peuples.

Aujourd'hui, la capacité même à se mettre à la place de l'autre, de son histoire, ou de sa souffrance est compromise comme jamais auparavant.

Si nous n'y prenons garde, si nous ne restons pas les défenseurs acharnés du dialogue critique, si nous baissons la garde, si l'empathie disparaît, tout comme la libre pensée, même sur les positions les plus difficiles, nous risquons de tomber dans le gouffre qui se crée de plus en plus, là tout de suite, sous nos yeux, entre des positions qui semblent aujourd'hui si irréconciliables.

J'aimerais partager avec vous un peu du très beau texte de l'écrivaine française Marie Pourchet :

« Choisir un camp [...] Moi qui n'ai jamais été pressée d'appartenir, qui n'aime rien tant qu'écouter les autres raconter le flou intérieur, [...] j'ai un peu peur.

Et si [...] le doute raisonnable et la suspension du jugement, étaient démonétisés au profit d'un monde simpliste, radical, tailladé de frontières à l'arrache entre les genres, les gens, entre les idées. Un monde inhabitable de positions et d'antagonismes [...].

Simplifier c'est tentant ; le réel est d'une complexité déroutante, nous sommes déroutants [...]. Mais simplifier c'est réduire, trancher dans le réel c'est le mutiler, nous avec. Et cette part que dans l'impatience d'arbitrer, nous pourrions abandonner, c'est la plus riche, sûrement la plus libre : c'est la nuance.

Faites d'hypothèses, de temps et de questions, la nuance est une lampe, elle laisse apparaître le tracé singulier de nos routes, nos raisons profondes, des cohérences soudaines entre les camps, de chatoyants revers de médailles, des rires et d'infinis dégradés dans les vérités, des couleurs inouïes auxquelles il faut encore chercher des noms ».

Notre université a toujours été sensible à la cause palestinienne, autant qu'à la défense du droit d'Israël à exister, et au devoir de se conformer au droit international. Elle l'a réaffirmé à de nombreuses reprises et continuera à le faire avec vigueur, avec force, avec détermination.

Mais même prononcer ces mots devient difficile voire impossible parce que face à la déferlante des injonctions qui voudraient nous forcer à choisir un camp, plus personne ne veut ou ne peut l'entendre.

On doit pouvoir dire que les civils, tous les civils, ont droit à la sécurité, à la paix, au développement, à un futur.

On doit pouvoir dire que l'égalité des droits est un principe fondateur qui doit s'appliquer en Israël, à Gaza ou dans les territoires occupés et dans le monde entier.

On doit pouvoir dire encore que les gouvernements, quels qu'ils soient, qui mettent ces principes en danger et la vie des civils en péril, ces gouvernements doivent être critiqués, qu'il s'agisse du Hamas ou du gouvernement de Netanyahou.

On doit pouvoir le dire, et pourtant on ne le peut pas, ou si difficilement.

Avant ce soir, je n'étais pas sûre que je pourrais prononcer ces mots jusqu'au bout sans être interrompue violemment. C'est un constat terrible pour moi, un constat douloureux, qui en dit long de la manière dont ces déflagrations lointaines peuvent menacer le vivre ensemble.

Lorsque les défenseurs d'une cause, aussi légitime soit elle, jugent que la fin justifie les moyens, optent pour l'invective, le chantage ou l'intimidation, ils se rangent du côté des agresseurs, quels qu'ils soient.

Lorsqu'ils s'attaquent à des personnes, ils ne posent plus des actes de révolte, mais des actes illégaux, qui n'ont tout simplement pas leur place à l'université.

Se battre pour des idées, ce n'est pas placarder dans l'espace public ou sur les réseaux sociaux les visages des personnes qui ne les partagent pas. Le déni de l'opinion de l'autre n'entraîne que le rejet et dessert toute cause que l'on prétend défendre.

Juger qu'il y a lieu de continuer à collaborer avec des collègues israéliens ne fait pas de quelqu'un, un ou une complice de génocide.

Faire de même avec des collègues palestiniens, apporter son secours à la cause palestinienne, ou critiquer la politique du gouvernement Israélien ne fait pas d'un collègue ou d'un étudiant un antisémite.

Combien de membres de notre communauté n'osent plus aujourd'hui s'exprimer sur ces questions, de craintes des réactions fortes et violentes qu'ils ou elles pourraient avoir à affronter ?

J'ai rencontré des enseignants qui osent à peine effleurer le conflit et son histoire dans leur cours. Peur des tensions, des clivages, de l'opprobre.

Et c'est le cas pour tant d'autres sujets.

Au jeu du rejet de la différence d'opinion, nous sommes tous perdants. La dignité de l'université réside dans sa capacité à ne pas être contre, mais pour : pour la justice, pour l'égalité, pour le dialogue, pour la paix, pour la pensée libre, pour le libre examen. Cela suffit à dire ce à quoi nous nous opposons.

Je sais ce qui va m'occuper dans les mois à venir.

Parce qu'être à l'ULB, c'est quoi ? C'est être dans une université ouverte, diverse, inclusive, dans sa ville, où l'on rencontre la différence, où l'on débat – vivement - où l'on accroche et discute, où le racisme sous toutes ses formes et l'ostracisme n'ont pas leur place. Habité de l'esprit ULBiste en sommes ! Au cours de cette année académique, j'ai eu l'occasion de nombreuses reprises d'être émerveillée par mon université, par des initiatives prises par nos enseignants et nos chercheurs ou nos étudiants. Du concert de piano et violoncelle de Pierre Solot et Elsa Delacerda invités à venir jouer des chants révolutionnaires dans un cours d'histoire contemporaine ou de psychologie interculturelle ; d'une rencontre entre chercheuses et chercheurs dans

le domaine de la durabilité qui s'interrogeaient sur la manière de concilier la lucidité de leurs constats et la vie ici et maintenant ; des émotions qui m'ont submergées à l'occasion de la cérémonie des DHC consacrée aux chercheuses et chercheurs en danger ; l'émotion d'Olivier Vandecasteele, la force et la conviction de Pinar Celek. Les fêtes avec les étudiants et étudiantes ! Oui, cette année fut riche, forte et belle. C'est ça l'ULB.

Empruntons une phrase inspirante de l'écrivaine libanaise Dominique Eddé qui est venue récemment nous éclairer de sa lumière (« lumière », son terme préféré parce que pour l'instant dit-elle, la lumière est inattaquable dans un monde où l'on attaque tout même l'oxygène que nous respirons. La lumière n'est pas à la portée de nos agressions, même dans les pays totalitaires) ; la lumière d'une phrase de Dominique Eddé que j'admire tant, donc,

« Adopter la plus salutaire des postures : se trouver au beau milieu de tous les contraires, en cet endroit où la réalité fragilisée à l'extrême, nous oblige à garder le vertige pour garder l'équilibre ».

Je sais ce qui va m'occuper dans les mois à venir.

Je m'occuperai à défendre le principe selon lequel l'indignation est sœur du débat et ennemie de l'injonction ; qu'elle doit se nourrir de savoirs, de nuances et de respect, et que ses arguments ne peuvent être la menace, sous peine de discréditer la cause juste qui la nourrit.

Je m'occuperai à renforcer l'université comme lieu ouvert et respectueux d'étude, de réflexion et de débat. L'université se doit d'être le laboratoire de ces mutations vitales, tant au niveau scientifique que social ou économique. Accompagner, susciter, enseigner, chercher, transmettre encore et encore : qu'il s'agisse de la transition socio-écologique, du tsunami - des IA pour reprendre l'expression d'Hugues Bersini - ou encore de l'indispensable sursaut démocratique face à la montée implacable des extrémismes et des réponses simplistes. L'Université doit être omniprésente pour susciter des réflexions et des recherches, pour enseigner de nouveaux équilibres entre l'humanité et la nature autant qu'entre les individus ou entre les nations.

Je m'occuperai à continuer d'ancrer notre ULB dans le monde, mais aussi dans la ville et la région bruxelloises. Bruxelles est la capitale la plus diversifiée d'Europe, à tous points de vue : culturel, social, ethnique. À cheval entre les mondes anglo-saxons et latins, nid des institutions européennes, elle est LE laboratoire des pluralités. Locale et mondiale, elle est le lieu où plongent nos racines et d'où nos branches se ramifient à travers le monde, en lien étroit avec les communes, la ville, la région, l'Etat et les institutions européennes.

« Pouvoir être ce que l'on veut être » : c'est par cette phrase que nos étudiantes et étudiants nous ont exprimé à de nombreuses reprises ce qu'ils ressentent, en vivant sur nos campus. Notre culture universitaire se fonde d'abord sur des valeurs et engagements forts : le respect, la nuance, la diversité et l'émancipation.

Le libre-examen.

Grandir, apprendre, s'engager, sans éviter de se confronter à la différence, et sans se sentir jugé par personne.

C'est sur cette base que nous pouvons bâtir une citoyenneté consciente et active.

Eh oui, je vais, toute mon équipe, toute l'université va être très occupée cette année... occupée à faire lien, à dialoguer, à avancer ensemble, unie malgré tout, forte, libre, plus libre que jamais, opposant aux menaces une détermination sereine mais infaillible, nourrie par l'ouverture, la sagesse et la volonté d'œuvrer pour un monde plus juste.

Et si vous partagez ces préoccupations, si vous voulez, vous aussi, vous occuper à défendre ces causes, vous occuper de ces injustices, alors occupons ensemble l'espace qui nous définit : celui du savoir, celui de l'échange respectueux et celui de la justice pour toutes et tous.